

Alexis : portrait villageois

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 20

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215587>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Genève, le 19 nivôse an 9 (16 janvier 1801)
de la République française.

Bureau particulier.

Préfecture du Léman.

A. M. D. Eymar, préfet du département au
citoyen Polier, préfet national du canton du Léman,
en Helvétie.

J'ai l'honneur de vous adresser, citoyen préfet
le signalement de l'individu qui a acheté le cheval
et la charrette sur laquelle était placée la machine
infernale qui devait servir à consommer l'horrible
attentat projetée sur la personne du premier consul
de la République française. Les relations d'amitié
et de bon voisinage qui existent entre les deux
états m'engagent à vous faire la prière de donner
les ordres nécessaires pour la recherche et l'arres-
tation de cet individu, s'il se présente dans le pays
soumis à votre administration, sauf à remplir en-
suite les formalités prescrites pour son extradition
par le traité d'alliance offensive et défensive.

Salut et considération.

A. M. D. Eymar.

Copie d'un ordre du commandant de la gendar-
merie du Léman d'arrêter partout où il pourrait
se rencontrer le désigné ci-après qui a acheté le
cheval et la charrette dans laquelle était le ba-
ril de poudre pour assassiner le premier consul,
dont connaissance sera donnée au commandant
de la place de Lausanne.

Signalement.

Quarante ans environ, un mètre 162 ou 165 cen-
timètres ou 5 pieds 1 pouce au plus, cheveux châ-
tains foncés retroussés en cadennette et poudrés,
avec des favoris, yeux renfoncés, nez un peu ca-
mard, bouche moyenne, menton rond; figure ronde,
assez pleine, un peu sillonnée sur les joues; corpul-
ence trapue; vêtu d'une veste de drap bleu foncé,
culotte de peau jaune, prenant bien la cuisse; bas
rayés en long et paraissant de coton; souliers à
cordons; chapeau rond; il a été vu une fois en
blouse de charretier, coton bleu, très fine; il a de
l'odeur dans son tabac, enfermé dans une boîte
ronde paraissant de buis, avec un médaillon repré-
sentant un cavalier avec l'épée au côté.

Les coquins ! — Un fabricant de fromages, primé
dans un concours agricole, a eu l'idée de faire pho-
tographier les plus beaux de ses produits.

Le photographe lui apporte une épreuve.

— Ça, s'écrie-t-il, ça le portrait de mes fromages,
jamais !

— Oh ! si, répond l'artiste, seulement ils ont peut-
être bougé !



ALEXIS

Portrait villageois.

QUAND je le vis pour la première fois, il
n'était pas plus haut qu'une botte. Nous
étions déjà tous réunis dans la petite
école du village. Le soleil d'avril posait ses rayons
sur la muraille grise de la classe et, par la fenêtre
ouverte, on voyait les oiseaux se pourchasser dans
les printemps. Brusquement la porte s'ouvrit et Ale-
xis parut sur le seuil.

D'abord il eut ce mouvement de recul que l'on
éprouve toujours en présence de choses ou d'évène-
nements qui nous déplaisent. Plus tard, on se fait
violence à soi-même afin de mieux dissimuler ce
que l'on éprouve, l'enfant, lui, est naturel. Sa mère,
qui l'accompagnait le poussa dans la classe et dis-
parut. Alexis ne bougeait pas. Son bonnet sur la
tête, le cou perdu dans un mouchoir rouge, la
main gauche dans la poche, l'autre cramponnée à
l'ardoise toute neuve, il restait là à nous regarder
d'un air ahuri. Il portait de larges culottes qui

s'arrêtaient au-dessous des genoux et une blouse de
grosse toile qui lui faisait de larges plis dans le
dos.

— Mets-toi-là, dit la maîtresse en lui désignant
une place libre à côté de moi.

Ensemble nous avons appris à lire dans le *Pe-
tit à Petit*; ensemble nous avons bondi hors de la
classe quand venait l'heure de la sortie; et c'est
ensemble que nos têtes ont donné asile à une ver-
mine qui faisait le désespoir de nos mamans. Puis
le moment est venu où nous avons changé d'école.
On est fier ce jour-là, on se croit grandi d'une
coudée. A cette occasion pourtant Alexis n'éprouva
ni joie, ni regrets. Pour entrer dans la classe du
régent, il marchait en tête, étant le plus grand.
Arrivé sur le seuil, il hésita encore, gêné de voir
ses nouveaux camarades qui le dévisageaient. Puis
il entra, rasa le mur et s'effaça derrière le four-
neau de la classe. Le régent le plaça à la première
table. Il devait y rester toute une année au cours
de laquelle il ne se fit remarquer d'aucune façon.
Le temps passa. Les grands quittèrent la classe
faisant place aux petits qui devenaient grands à
leur tour.

Selon une vieille coutume, le premier lundi de
chaque mois, nous faisions une « dictée de rang ».
Tout arrivait pendant cette journée : joie, colère,
larmes, rires, chicanes et coups de poing. Ce n'é-
tait pas sans appréhension qu'Alexis la voyait re-
venir, cette terrible dictée de rang, d'autant plus
que la grosseur de ses mollets et la vigueur de ses
poings ne lui étaient, ce jour-là, d'aucune utilité.
Cependant — tant est grand le prestige de la force
physique — Alexis parvenait toujours à se faire
aider par des camarades complaisants. Connaissant
sa faiblesse en orthographe et ne voulant pas se
trouver en queue de la classe, il offrait sa puis-
sante protection aux petits freluquets qui ne de-
mandaient pas mieux que de l'obliger. Ceux-ci
s'empressaient de lui passer, au moyen de petits
billets, les mots dont il ignorait totalement l'ortho-
graphe. Ainsi faisant, Alexis se maintenait toujours
en bon rang. N'allez pas croire cependant qu'il était
un cancre. Non ! C'était un bon gros garçon, ja-
mais pressé, généralement endormi, un de ceux
dont on dit qu'ils ont l'esprit lent. Malgré tous ses
efforts, il ne parvenait pas à se familiariser avec
la grammaire, l'histoire et la géographie. Même
l'histoire biblique lui donnait, comme on dit, du
fil à retordre. Sa mère s'énervait quelquefois :

— Ce pauvre Alexis, disait-elle avec un soupir,
il ne saura jamais se débrouiller dans la vie !

A quoi son mari répondait :

— N'empêche que c'est un gamin qui est rude-
ment bien bâti.

Et c'était vrai. Il nous dépassait tous de la tête.
Mais à l'encontre de certains gamins de son âge
qui par leur grande taille, leur maigreur et leur
dos voûté, font penser à des saules pleureurs, lui,
Alexis, se tenait bien droit. Large d'épaules, il
était lourd, massif et solide. D'un naturel timide
et doux, il savait pourtant donner de formidables
coups qui vous envoyaient rouler à trois pas de
lui. Il était fier de sa haute taille. Il se mesurait
souvent et nous déclarait avec une pointe d'or-
gueil qu'il avait suffisamment de thorax pour être
militaire.

Alexis avait le thorax; cela suffisait pour jouer,
parmi nous, d'une considération sans bornes. Ce-
pendant il manquait de souplesse; il restait gauche
dans ses mouvements; on s'en apercevait, pendant
la leçon de gymnastique, surtout quand il fallait
faire la course de vitesse. Il s'élançait, allait d'une
bonne allure, puis suait, soufflait et n'arrivait ja-
mais le premier. Par contre, il triomphait aux
poids lourds, et c'était un plaisir de le voir, sans
efforts, soulever les haltères, d'un mouvement ré-
gulier, presque automatique.

En classe, Alexis était doux comme un agneau.
Il avait toujours une bonne note de conduite. Il se
tenait tranquillement à sa place, ne se retournait
jamais parce que c'était défendu. Ses camarades
avaient beau l'appeler par dessous la table, le pous-
ser du pied, le pincer, lui bourrer le dos, c'était
peine perdue; il restait coi, tant il craignait d'être
puni. Il avait rarement un mouvement d'humeur;

il supportait tout sauf la moquerie. On le savait et
on retenait sa langue. Ceux qui en essayèrent fu-
rent remis en place fort rudement.

Il était très appliqué. Quand il devait lire, on le
voyait se lever de sa place et prendre son livre.
Alors ses joues se gonflaient, une contraction de
son visage lui marquait les rides sur le front, les
veines du cou faisaient saillie et sa poitrine se
soulevait et s'abaissait en mouvements brusques.
Tout cela se passait en moins de temps qu'il ne
faut pour le dire. Puis les mots sortaient de sa
bouche, rapides, pressés, pêle-mêle, en jets pré-
cipités; on eût dit un roulement de tambour. Peu à
peu, cette ardeur se calmait. Pareille à un torrent
de montagne qui ralentit son cours dans la plaine,
sa lecture devenait plus lente, plus mesurée, plus
nette et, quand il avait fini, on voyait des gouttes
de sueur perler sur son front.

Alexis avait une préférence marquée pour le
dessin et surtout l'écriture. Aucun de nous ne pos-
sédait, comme lui, l'art d'arrondir les « pleins »
et les « déliés », aussi se créait-il de ce fait une
solide réputation d'intelligence. Car, à cette épo-
que, où la machine à écrire était à peu près in-
connue, il suffisait d'avoir une belle écriture, une
excellente tenue de la plume pour jouir d'une cer-
taine considération parmi les membres de la Com-
mission scolaire, dont quelques-uns allaient jus-
qu'à dire :

— Il n'y en a pas comme Alexis, c'est un garçon
instruit... Il a une belle écriture !

On comptait qu'avec les années, Alexis aurait
plus de facilité à suivre les leçons. Il n'en fut rien.
Il avait beau apprendre par cœur, il était incapable
de réciter correctement. Il semblait que les ques-
tions qu'on lui posait mettaient ses idées en fuite,
car mots et idées disparaissaient comme par en-
chantement. Il était lent. Il comprenait mal. Cela
venait-il d'une mauvaise mémoire ou d'une timi-
dité excessive ? personne n'aurait su le dire ! Com-
me l'on fait toujours en pareil cas, on rechercha
dans son ascendance et l'on se souvint que son
grand-père était un timide qui se cachait dès qu'il
apercevait le ministre passer dans la rue en re-
dingote et en chapeau haut de forme.

— Après tout, disait la mère, ce n'est pas sa
faute à notre Alexis. Attendons que l'âge vienne,
peut-être qu'il prendra de l'escient.

L'âge vint. Alexis communia. Dès lors il porta
de longs pantalons. Quand il eut fait les foins, les
moissons et les semailles d'automne, on l'envoya
passer l'hiver dans la Suisse allemande. Il en re-
vint au printemps et ne quitta plus la maison pa-
ternelle. Il cultiva le domaine. A vingt ans, il passa
son école militaire dans la cavalerie et, l'année
suivante, il reçut les galons de brigadier. Grand,
large d'épaules, bien pris dans sa tunique neuve,
il était vraiment ce que l'on appelle, au village, un
beau garçon. Sa nature réservée et timide l'empê-
chait de mettre à profit tous ses avantages. Il par-
lait peu, ce qui est un bon moyen de ne pas se
tromper. Il ne portait aucun jugement téméraire
sur les gens et sur les choses. Il était bon enfant,
aimable, conciliant.

Ses anciens camarades d'école le nommèrent
président de la Société de Jeunesse. Plus tard, il
devint municipal. Ses habitudes d'ordre et d'écono-
mie, son caractère aimable et les trois verres au
guillon qu'il ne manquait jamais d'offrir à ses
amis quand l'occasion se présentait, lui ont valu
une grande popularité qu'il tient à conserver avec
soin.

Alexis a vraiment tout ce qu'il faut pour être
ce que l'on appelle un garçon d'avenir. J'ai la cer-
titude qu'il fera son chemin dans la vie. Lors de
notre dernier entretien, il m'a parlé de ses projets
qui sont très ambitieux. Inutile de dire que mon
ancien camarade sourit des modestes fonctions
que j'occupe. Les études que j'ai faites depuis que
nous n'usons plus nos fonds de culottes sur le
même banc d'école, il n'en donnerait pas quatre
sous, comme il dit. Si la culture générale lui fait
défaut, il sait cependant beaucoup de choses. Il
sait cultiver son domaine, gouverner son bétail et

économiser son argent. Il sait qu'on a de l'estime pour lui parce qu'il possède des biens au soleil et qu'il n'est pas tous les jours à l'auberge. Enfin il sait que, chez nous, on aime les gens calmes, les gens pondérés, ennemis de toute exagération, les gens doués d'un robuste bon sens — et cette certitude lui ouvre de brillantes perspectives. Il compte bien de servir des qualités qu'on se plaît à lui reconnaître le jour où l'ambition s'emparera de lui, comme elle s'empare — chacun le sait bien du reste — des hommes les plus pacifiques.

Jean des Sapins.

Définition. — Quelques jeunes parlaient des danses modernes, du tango, en particulier.

— Le tango, qu'est-ce pour une danse ? demande l'un.

— Le tango ? oh ! ce sont, tout simplement, des visages qui s'embrassent et des derrières qui s'amuse à se frotter.

QUI Z'Y VIENNENT !

AVEZ-VOUS remarqué que presque tous nos villages du canton de Vaud possèdent au moins un personnage se croyant qualifié pour être le porte-parole de ses concitoyens et qui, jamais, ne manque une occasion de pontifier ou de régenter sur n'importe quel sujet ? La plupart du temps, cela part d'un bon naturel ; quelques fois aussi, c'est besoin de pérorer et de s'écouter parler.

L'histoire que voici me fut racontée par une bonne vieille grand-mère, au temps où tout petit garçon, j'adorais entendre ses saillies et ses boutades, marquées au coin de ce bon esprit vaudois : car mon aïeule avait de l'esprit et du sens critique. Elle raillait sans méchanceté et se plaisait à relever les petits travers de ses contemporains.

C'était donc en novembre 1847, à Bex, aux premiers jours du Sonderbund. Cette localité étant à deux pas de la frontière du Valais, on y avait amené quelques canons et de la munition. Ces engins de guerre étaient parqués sur la place du Marché : les canons alignés avec leurs caissons et avant-trains, les boulets entassés en petites pyramides à proximité. Cela n'avait pas peu contribué à augmenter dans cette paisible localité, l'effervescence déjà grande provoquée par l'état de guerre. Aussi, le soir de l'arrivée de cette artillerie, le public se pressait-il nombreux aux abords de la place et les commentateurs et les exclamations d'aller leur train.

Survint le citoyen *** qui faisait partie des autorités, homme plein de suffisante bonhomie, sentencieux et aimant à régenter. L'occasion était trop belle de placer un petit discours pour qu'il la laissât échapper. Après avoir « ruminé » un temps ce qu'il allait dire et cherché ses mots, il grimpa sur un caisson et, s'adressant à la foule :

— Chers concitoyens, cria-t-il d'une voix émue, contemplez ces engins de mort, voyez ces canons et ces biscaïens, c'est ce qui tremble la mitraille et fait vomir les hommes !

Malgré le sérieux du moment ceux des auditeurs qui avaient saisi la cocasserie de ce lapsus éclatèrent d'un formidable éclat de rire. L'orateur, qui ne s'était pas aperçu de sa bétise, n'y comprenait rien.

* * *

Cette artillerie ne fut pas employée, et elle n'eut pu l'être, car, chose curieuse et qui fut constatée plus tard, les fameux biscaïens de Bex n'étaient pas du calibre des bouches à feu.

Autre imprévoyance :

Certain jour, le pont de St-Maurice n'était gardé, sur la rive vaudoise, que par un jeune volontaire de 18 ans. Comme un fort détachement de Valaisans occupait l'autre bout du pont, notre jeune Vaudois, voyant le danger, se démenait et donnait de la voix et du geste pour faire croire à l'ennemi qu'une troupe vaudoise était dissimulée dans la tranchée rocheuse surplombant le Rhône. Il ne fut tiré de cette dangereuse situation que par l'arrivée d'une piquette (courrier militaire à pied) qui venait lui remettre un pli à transmettre d'urgence au commandant de la brigade de Morcles et qui s'en retourna en grande hâte donner l'alarme à Bex.

E. B.



* FUMÉE *

Le soir, je vois toujours tout en beau, tout m'est plus facile ; mon cerveau travaille avec une facilité inaccoutumée, mes facultés s'aiguisent, je comprends mieux et mon imagination sur tout voyage, il faut voir. Si j'écris, ma plume court, plus vite, plus vite, encore ; pas une rature, l'idée vient se transcrire d'elle-même sur le papier... du premier jet, et elle est parfaite, rien à redire, c'est un plaisir ! Si je lis, même miracle. Tel système philosophique, duquel je n'aurais rien saisi deux heures auparavant, me paraît clair ; j'admire au lieu de fermer le livre avec dépit. Le soir, je suis sous l'influence d'une sorte de fièvre périodique. Mais, le lendemain, au réveil, la chute est complète. Ce que je voyais si éblouissant de lumière, je le vois obscur et nuageux. Cette tournure si heureuse, cette pensée si gentiment exprimée, n'apparaissent pâles, froides, insipides ; le songe merveilleux a fait place à la réalité. Quelle déception ! Et c'est peut-être la centième ! La médecine, je crois, explique tout ceci, que du reste, ami lecteur, tu connais par ta propre expérience. J'en suis bien aise : tu ne seras pas étranger aux diverses impressions qui, après une nuit de sommeil, me firent voir mes rêveries de la veille sous leur couleur véritable. J'étais presque honteux d'avoir pu me montrer si fou : heureusement j'étais seul à connaître ma folie, et je me la pardonnai bien vite.

III

Je descendis pour déjeuner. J'étais en retard. Ma tante, assise à sa place accoutumée, devant sa petite table à ouvrage, était déjà à ses occupations. Quelque commère du voisinage lui tenait compagnie. Je saurai.

— Eh, bonjour, mon neveu, fit ma tante, j'espère que tu as bien reposé. Puis se tournant vers sa compagne : « Ma bonne Sophie, je vous présente notre Gustave ; je crois que vous ne le connaissez pas encore. »

Je tressaillis, et à peine eus-je assez de présence d'esprit pour achever ma révérence. Je n'en revenais pas : raide comme un piquet, les mains pendantes, les doigts écartés, les yeux tout ronds et, je crois, presque la bouche ouverte, je fixai Mlle Sophie sans pouvoir m'en détacher. Ma tante vit ma surprise et, pour la comprendre, chercha à la dissimuler :

— Eh bien, Gustave, voici ton déjeuner qui t'attend là, sur la table ; va le prendre avant qu'il se refroidisse !

Il ne fallait rien moins que cette interpellation directe pour me tirer de mon ébahissement muet. Je me rendis à l'invitation ; mais, tout en buvant mon café, je ne cessai de lancer à la dérobée des coups d'œil observateurs à l'objet de ma passion.

C'était une petite personne, d'âge très mûr : trente ans, assez sèche, avec un nez crochu auquel l'épithète de mignon ne conviendrait pas précisément. En outre, des yeux jaunâtres, semblait-il, et d'une petitesse remarquable. Les cheveux étaient de couleur douteuse. Du reste, demoiselle de beaucoup de mérite assurément et surtout de beaucoup d'expérience. A première vue, je compris qu'elle connaissait à fond l'art de filer le lin, de conserver les fruits, de raccommode les bas et aussi de mener à bien une couvée de canaris.

Le silence commençait à devenir embarrassant. Ma tante le rompit enfin.

— J'espère, me dit-elle, que tu as été satisfait de revoir ta chambre. Nous n'y avons rien dérangé, selon ton désir.

Je répondis en remerciant.

— Et cependant, observa Mlle Sophie, et elle leva le nez de dessus son tricet, et me regardant de ses petits yeux clignotants ; je crois que malgré tout le plaisir que vous deviez éprouver d'être de nouveau chez vous, votre sommeil n'a pas été fort paisible.

Je voulus protester.

— Oh ! n'en discutez pas, fit-elle avec un mouvement de tête qu'elle s'efforçait de rendre gracieux et un petit sourire : j'ai bien entendu depuis ma chambre que vous étiez agité ; j'en ai souffert pour vous.

Je tremblai, et quoique j'eusse fini de déjeuner, je me coupai un énorme morceau de pain pour me donner une contenance, en balbutiant je ne sais plus

quelle formule d'excuse. J'étais désolé d'avoir troublé le sommeil de Mlle Sophie.

— C'étaient apparemment les suites du voyage, balbutia ma persécutrice, sans faire attention à ce que je disais ; et il me semble qu'elle cherchait à prendre un ton malin ; mais je n'osai lever les yeux pour la regarder. Sans doute elle allait poursuivre sur cette gamme, et où trouverait-elle convenable de s'arrêter ? Une personne de son âge, fût-elle dix fois demoiselle, pouvait, je le sentais bien, sans trop manquer aux convenances, me traiter un peu, malgré mes vingt-et-un ans, en jeune homme inexpérimenté. Qu'avait donc entendu cette maudite petite personne ? Probablement une partie de mon discours passionné.

Je m'attendis à tout, prêt du reste à prendre la porte au plus vite, si le cas devenait trop grave. Je fus quitte pour la peur. En effet, je vis bientôt que Mlle Sophie n'avait pas renoncé à toute prétention : elle rougissait encore, baissait parfois modestement les yeux, penchait la tête avec une coquetterie étudiée. Du reste, elle parlait beaucoup et sur tous les sujets, trouvant en somme le mariage une institution heureuse ; mais, ajoutait-elle, parmi douze prétendants et davantage, qui se disputent la main d'une femme, celle-ci pourra peut-être ne trouver chez aucun cette âme poétique, tendre, passionnée, en harmonie complète avec les douces aspirations de son cœur, cette âme au sein de ce bonheur éternel de chaque instant, qui est l'apanage du couple bien assorti.

Au mélancolique sourire qui passait sur la bouche de la petite personne tandis qu'elle débitait cette tirade, il était aisé de comprendre qu'elle s'était trouvée précisément dans la position de la dame aux douze prétendants. Mais cette émotion était passagère ; Mlle Sophie reprenait bien vite son ouvrage, et ses doigts avaient alors une agilité surprenante. Il faut dire que depuis une dizaine d'années elle filait, cousait et tricotait son trousseau en attendant l'âme poétique, tendre et passionnée qui devait lui procurer le bonheur éternel. Les draps, les serviettes, les essuie-mains, les nappes, les chemises, les bas, rien n'y manquait, et à mesure que les saisons faisaient place à d'autres saisons, les piles de linge, — et c'était du beau linge, je vous assure, — s'élevaient majestueuses dans l'armoire de noyer.

J'appris que Mlle Sophie avait habité longtemps le canton de Neuchâtel. Ayant perdu depuis peu tous les parents qui lui restaient et s'étant trouvée en possession d'une fortune très raisonnable, elle s'était décidée, après mûres réflexions, à venir vivre dans notre petite ville, qui avait vu fleurir ses grâces enfantines. Fille d'une ancienne connaissance de ma tante, elle avait prié celle-ci de la prendre en pension, et, depuis un mois, l'armoire en noyer avait trouvé place dans la chambre à donner, la plus belle de la maison.

Ma tante ayant, à ce qu'il paraît, oublié de m'écrire tous ces petits arrangements, je n'en connaissais pas le premier mot à mon arrivée.

(A suivre.)

Benjamin DUMUR.

Royal Biograph. — C'est un véritable programme de Grand Gala qu'annonce cette semaine le Royal Biograph avec « Le Galérien », une admirable reconstitution pour l'écran de l'œuvre puissante et captivante de Balzac, qui fera certainement fureur à Lausanne, comme ce vient d'être le cas à Zurich et Genève, où la presse unanime a fait l'éloge de ce film grandiose qui sera présenté en deux épisodes. C'est un film d'un réalisme angoissant, la mise en scène en est parfaite et les moindres détails scrupuleusement observés. Le roman, chacun le connaît, c'est l'odyssée d'un bandit de grand chemin, Jacques Colin, surnommé par ses camarades Trompe-la-Mort. On le voit tout d'abord au bagne, où ses gardiens le marquent au fer rouge avant de l'enchaîner sur le banc de la galère ; c'est ensuite son évasion, passage extrêmement mouvementé et dramatique. Puis c'est le retour à Paris où il mène la grande vie, faisant des dupes ; cela n'a qu'un temps, car la police lancée à sa poursuite le reconnaît et le fait arrêter. La guillotine le guette... mais, point d'indiscrétion, que tout Lausanne se donne rendez-vous cette semaine au Royal Biograph pour assister au premier épisode de « Le Galérien » : « Du bagne à l'échafaud ! ». Outre ce film sensationnel, un nouveau succès de Douglas Fairbanks dans « Le lieutenant Douglas », superbe comédie d'aventures tragiques et comiques avec le roi de l'écran. Dimanche 16 courant, deux matinées à 2 ½ h. et 4 ½ h. avec le même programme qu'en soirée. Rappelons que le Royal Biograph possède une installation spéciale de ventilation qui assure au public une bienfaisante fraîcheur.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

J. MONNET, édit. resp.